

J'ai appris

Dimani Mathieu Cassendo

Numéro 170, printemps 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cassendo, D. M. (2021). J'ai appris. *Moebius*, (170), 109–116.

J'ai appris

Dimani Mathieu Cassendo

La pauvreté a été ma première cheerleader

Elle était comme un crocodile à mes trousses qui m'encourageait à la fuir en fredonnant la chanson thème des *Débrouillards*. Fun times. Réellement. J'ai fini par prendre plaisir à ce jeu cruel. C'est ce qui m'a permis de développer ma capacité à me retourner sur un dix cents, à créer sur demande, à sortir de ma zone de confort. Depuis une décennie, je vends mon art ; je hustle hard. Il m'arrive souvent d'halluciner ma supportrice principale en train de me sourire de ses quatre-vingts dents aiguës.

« Keep on thriving, kid. And don't come back », qu'elle me souffle à l'oreille.

Je suis artiste professionnel.le, auteur.e de bande dessinée, illustrateur.e, panéliste à temps perdu, reconnu.e par mes pair.es autant dans la sphère littéraire qu'en arts visuels. La majorité de ce que j'ai appris pour en arriver là est le fruit de l'autodidaxie. Google, le réseau des bibliothèques de Montréal, les DVD de mes films d'animation préférés,

le reflet de la lune sur la rivière des Prairies, c'est la gratuité qui m'a mené.e à ma présente approche artistique.

Tu as probablement compris que les institutions m'ont été longtemps inaccessibles. Quand j'étais cassé.e, c'était trop compliqué de m'inscrire dans un programme pour polir mon talent. Je n'avais pas l'énergie nécessaire pour m'attarder à toute la paperasse qui prouverait ma détresse financière. Le mépris avec lequel le personnel du cégep [REDACTED] m'a annoncé que je n'étais pas le bon type de pauvre me hante encore. Après ce refus catégorique et exempt d'options supplétives, ce n'est que d'un poil que j'ai évité la criminalité.

Il y a néanmoins eu de brefs moments où je me suis retrouvé.e sur les bancs de l'école pour étudier l'art. L'école secondaire que j'ai fréquentée proposait trois parcours à compter de la deuxième année : les concentrations musique, arts plastiques et éducation physique. Dans mon cas, l'option sportive était extrêmement facile à foutre aux vidanges. Ce qui m'a fait choisir la trompette plutôt que les arts visuels, que je maîtrisais pourtant mieux, c'était l'idée d'apprendre quelque chose de nouveau. Les vibrations et les rythmes sont mathématiques, contrairement à l'art visuel qui, dans sa subjectivité, peut se permettre d'être moins strict. Il n'y a qu'un seul « si bémol concert », on ne peut pas feindre un « quatre doubles / deux croches / triolet / noir », et les doigtés sont définitifs. Mais les enseignements dont j'ai bénéficié dépassaient la maîtrise d'un instrument de cuivre et la lecture de partitions. J'ai appris à me faire entendre, clairement ; tantôt à faire partie d'un tout, tantôt à me démarquer pour un solo. Mes chef.fes d'orchestre m'ont donné beaucoup plus que ce qu'il y avait dans la liste superficielle des objectifs scolaires. La musique m'a montré

comment synchroniser différentes parties de mon corps, contrôler mon souffle, et parfois, celui de mes auditeurs. Elle m'a appris à céder l'attention et à jouer un rôle de soutien, mais elle m'a aussi appris à m'accorder le droit d'être loud.

Pourtant, mon but à l'époque était d'être à la réalisation de films d'animation 2D. C'est pourquoi après l'obtention de mon diplôme d'études secondaires, j'ai postulé pour un spot contingenté en arts visuels au niveau collégial. Il fallait passer un examen d'entrée qui déterminait si les notions de base des arts plastiques étaient bien acquises : perspective, proportion, théorie des couleurs, etc. Tu te rappelles que ce sont des enseignements que je n'ai pas reçus formellement. Malgré une note à peine de passage, on m'a admis.e grâce à la section « freestyle », qui m'a sauvé les fesses. Mais, merde, que j'ai détesté l'unique session à laquelle j'ai assisté. Bien que je m'y sois nourri.e des bases que je ne connaissais pas, de nouvelles techniques de dessin et de ressources matérielles, j'ai haï le fait d'apprendre un métier.

Oui, je sais, à quoi est-ce que je m'attendais, right ?

C'est une question assez complexe qui me demanderait plusieurs heures de thérapie. Ce que je peux te dire, par contre, c'est que je ne m'attendais pas à voir une enseignante humilier un collégien en lui disant que son devoir aurait pu être fait par un enfant. Je ne m'attendais pas à ce que l'art visuel soit jugé aussi mathématique que la musique. Je ne m'attendais pas non plus à autant de snobisme et de narcissisme parmi mes collègues de classe. En donnant la priorité à la technique et à la maîtrise des outils, ce programme chargé laissait l'analyse narrative en arrière-plan. L'objectif de fin d'études était de produire un court-métrage. Il devait simplement jouer du début à la

fin sans problème technique, et mettre en scène des images aux mouvements cohérents. Il n'avait pas besoin d'être intelligent, ni même bon. En quelques mois, j'ai compris que l'aboutissement de mes efforts ne serait que la promesse d'un emploi au bas de l'échelle pour un show d'animation télévisé qui ne m'intéresserait même pas.

Quand l'art est expression plutôt qu'outil d'expression

Dans les cadres scolaires, il y a cette obsession pour la finalité et la présentation de l'œuvre, qui me dérange. Comme s'il fallait absolument être admiré.e par autrui, ou plus absurde, par le plus grand nombre, alors qu'exposer son travail est purement facultatif. L'art est bien trop précieux pour être systématiquement considéré comme de la marchandise à consommer. Les intellectuel.les observent, lisent, analysent un objet qui en est à sa fin de vie créative. Par exemple, une toile ou une nouvelle me paraît être le fossile d'une réflexion artistique. Une fois terminée, on peut en dire n'importe quoi. Mais vraiment, n'importe quoi. Que la technique soit primaire, que les mots soient peu recherchés ou que les outils n'aient pas été utilisés tels qu'on les a enseignés, l'art reste fidèle à sa nature de création. À quoi bon décapiter un objet, lui agraffer des critères, et finir par lui donner une note ou le faire entrer dans une catégorie ? Ces pratiques de classage me donnent l'impression que les institutions ne sont pas faites pour les artistes, mais pour les collectionneurs.

Je reconnais un.e artiste institutionnalis.e à sa manie d'expliquer ses intentions en rajoutant des couches et des couches d'analyse. C'est l'équivalent de subir une visite guidée non sollicitée d'une chambre à coucher.

L'épaisseur de ce drap est choisie pour dénoncer les maigres ressources agricoles de la dernière année. Il est bleu pour accentuer le « blues » que je ressens. Ici, des crayons taillés et d'autres utilisés. Et cetera.

Souvent, ces personnes procèdent à ce genre d'examen envers mon travail, sans crier gare. Il fut un temps où j'étais tellement attaché.e à la maternité de mon art que leurs spéculations me dérangent. Je gaspillais mon énergie à disséquer mon processus artistique pour reprendre le contrôle de ma narration. Ça m'a pris un moment, mais j'ai décidé que ces dialogues à l'arôme de débat ne servaient pas ma quiétude. J'ai fini par couper le cordon ombilical.

Il existe, en opposition, des artistes qui ne font aucun effort pour se rendre intéressant.es. Ce sont ceux qui préfèrent avoir des conversations plutôt que d'imposer un exposé. Leur passion surpasse le besoin de se faire comprendre : les sentiments parlent d'eux-mêmes.

*Je m'emmerdais, alors j'ai fait ça.
La couleur rose me met de bonne humeur.
J'ai voulu imaginer un monde où les poules sont toutes fantomatiques.*

Je trouve quand même intéressant l'exercice d'étude de nos prédécesseur.es. Établir les corrélations entre modèles, époques et idéologies est une manière adéquate de décortiquer une œuvre. L'interprétation qu'en font les personnes qui l'examinent est, par nature, subjective et permet ainsi de forger leur esprit critique. Une fois qu'elles ont possession des données – je pense aux contextes entourant la création

d'une œuvre –, c'est important de ne pas intervenir dans leur réflexion. Comme Kirikou, les artistes s'enfantent « tout seul »¹. C'est leur job de créer des liens, d'utiliser les moyens appropriés, d'accepter leurs erreurs quand elles surviennent et de s'occuper de l'enrichissement de leur travail artistique. Je crois que les créateur·rices qui apprennent à penser par elleux-mêmes apprennent aussi à être libres.

Liberté

J'affectionne le concept de se donner le droit d'exister. J'apprends encore à me défaire des attentes de la culture dominante. La création est autant l'outil que l'expression de ma présence dans cette dimension, sur cette Terre, dans ce corps. L'art m'a appris à être, à voir les autres et à me voir dans les autres. Des fois, j'ai l'impression qu'il n'y a pas tant de distinctions entre l'Art et le Temps, comme s'il s'agissait d'un long running gag où la mort ne serait que la dernière goutte d'encre.

Jusqu'au moment où mon cœur se fatigue, je suis là, je chill.

Aujourd'hui, après sept années sabbatiques et grâce au soutien de mentor.es que j'ai rencontré.es au fil de ce temps, je m'appête à entreprendre une majeure dans une faculté des beaux-arts. J'ai décidé de reprendre les études parce que je vois maintenant les institutions d'enseignement comme des tremplins plutôt que des objectifs. Elles facilitent l'accès aux plateformes d'exposition et aux résidences de création,

1. Michel OCELOT, *Kirikou et la sorcière*, France/Belgique/Luxembourg, Les Armateurs/Trans Europe Film/Odec Kid Cartoons/Canal+/Exposure/France 3 Cinéma/Procirep/Studio O/Fonds national de soutien à la production audiovisuelle/Monopoly/RTBF, 1998, 74 min.

en plus de permettre de réseauter. Ce sont des espaces parmi tant d'autres pour croître dans son domaine.

Maintenant que ma trentaine est entamée, il n'y a pas de titre de carrière qui m'intéresse. Tout ce que je sais, c'est que je veux entretenir mon besoin de raconter. Entre toi et moi, on s'en câlisse des diplômes. Ce ne sont pas ces morceaux de papier qui font les artistes, mais leur parcours. J'en ai vu qui sont tellement hypnotisé.es par les théories qu'on leur a enseignées qu'ils ne font que les répéter. Iels oublient de se retrouver sous l'amas de connaissances. Iels oublient d'oublier.

Comment sera mon expérience avec les intellos de l'université? J'ai envie que les institutions me montrent qu'elles ne sont pas les mêmes qu'il y a dix ans. Je me souhaite de ne pas laisser les aspects qui me décourageaient alors me mettre des bâtons dans les roues. À ce jour, plus rien ne m'impressionne. Mais t'en fais pas, c'est loin d'être négatif. Mes pupilles continuent de briller parce que je rêve encore. Je remercie le crocodile, la musique, la faim, les emmerdeur.ses aux anus étroits et les autres drop-outs pour la formation que j'ai reçue de leur part ces dernières années. De leurs enseignements, ce n'est pas un métier que j'ai appris, mais une philosophie en constante évolution.

